

Alessandro Bosi

La terre de la mer

A Lorenzo

Le retour
Le théâtre
Le voyage

Le retour

La mer devant Numana était une table grise immobile et dans le crépuscule du petit matin elle se confondait avec un ciel qui n'avait d'azur que le nom.

J'étais arrivé tard, la veille au soir, le 26 août 2001 et je m'étais couché tout de suite, sans dîner, décidé à me réveiller tôt et à visiter le village que je ne connaissais pas. Mais quand on arrive dans ces petites villes, on n'a d'yeux que pour la mer, durant les premiers jours de vacances au moins, et on se dirige vers elle comme des tortues. Le reste ne compte pas. Et moi aussi, sans m'occuper de rien d'autre, je commençais par aller saluer avec révérence un hôte généreux qui ne demandait qu'un geste de respect.

C'étaient mes parents qui me l'avaient appris quand j'étais enfant.

Nous n'allions jamais à la mer comme n'importe où ailleurs. Les villes avaient un nom ainsi que les montagnes. Elles avaient une localisation déterminée et on s'y rendait pour une raison précise, à ce qu'il me semblait; mais la mer, c'était la mer et on y allait parce qu'il le fallait, quel que fût l'endroit ou la plage, peu importe: elle faisait du bien aux enfants et les vieux en avaient besoin, ça je le savais. Mais je voyais que

³⁸ *E' possibile mantenere la virgola?* **idem**.

les grandes personnes aussi s’amusaient. En somme, on allait à la mer comme on allait à la messe, à l’école, comme les grandes personnes allaient au bureau ou à l’usine. C’était un devoir, la mer, et une raison de vivre. Quand, avant d’arriver, on commençait à l’apercevoir du car, mes parents me la montraient et retenaient mon attention en insistant alors qu’on ne la voyait déjà plus.

-Attention, me disaient-ils, elle va réapparaître.

Comment pouvais-je être aussi distrait tous les ans au point de ne pas m’en apercevoir à temps? Mes parents, eux, savaient être attentifs et je m’imaginai que peut-être ils s’excusaient de ma négligence auprès de la mer.

Alors je m’appuyais à la vitre et je l’attendais avec impatience de manière à être prêt pour le second rendez-vous.

Quand il réapparaissait, ce dont je me souviens seulement c’est de mon silence, un silence de mon âme, une pause des émotions comme si elles se trouvaient inopinément placées en face d’une démesure.

Il en a toujours été ainsi les années suivantes; et même aujourd’hui, lorsque je vais à la mer je la cherche depuis la route. Quand elle envahit ma vue, l’espace qui m’entoure disparaît et je sens que je dois l’accueillir en moi pour être ensuite digne de l’hospitalité qu’elle saura me réserver.

De la terrasse de Numana je la voyais, comme un objet domestique, entre les embarcations endormies dans le port, comme si elle était, elle, la mer, une cour intérieure obtenue en surplus. Divisée en fragments huileux, elle subvenait, serviteur bienveillant, aux besoins des barques et en reflétait les couleurs. Puis, au large, elle déployait sa force et un navire, qui dessinait des demi-droites divergentes, paraissait avancer à petits pas dans l’étendue qui le séparait de l’horizon.

Ce matin-là, l’azur de la mer perdait sa couleur pour se fondre dans la grisaille des taches blanchâtres tandis qu’un brouillard instable dansait avec légèreté à sa surface et par moments la confondait avec le ciel.

Le bruit causé sous mes yeux par les embarcations multicolores était atténué par la blancheur étouffée sur laquelle le ciel et la mer s’étaient mis d’accord tandis que je découvrais en moi le besoin d’adapter les mouvements et les mots exprimant mes pensées à un climat qui répugnait aux tonalités excessives.

Je percevais cette mer grise et silencieuse comme la respiration toujours égale de l’existence qui adoucit les vicissitudes des individus et laisse entrevoir le rythme de l’histoire au-delà de leur vie.

Pendant que la ville connaissait un réveil sans frénésie, je me dirigeais vers Sirolo en pensant au navire qui traversait la mer.

Je savais que je mettrais un quart d’heure en allant *tout droit*, comme me l’avait suggéré un homme qui préparait son travail de la journée dans un débit de vin.

Quel chemin peut avoir parcouru le navire pendant ce temps?-me demandais-je.

L'air dense qui pesait sur mes épaules, l'herbe plus jaune que verte et les feuilles pétrifiées des platanes me rappelaient les jours de mon enfance quand l'été j jouais avec mes amis à côté du Palais du Te, à Mantoue.

Je conserve de cette époque le besoin physique de l'humidité, la perception vibrante que la vie y trouve un aliment et les passions un terrain de culture.

Aux premières heures de l'après-midi, malgré les conseils et les interdictions de nos parents, nos jeux perdaient toute retenue: personne ne répugnait à partager la peau moite et dégoulinante des autres tandis que la respiration des corps haletants obéissait au rythme d'un coeur unique.

Au cours des années j'ai redécouvert tous les ans que la chaleur étouffante amène le plaisir d'une promiscuité généreuse et transgressive. Le coin le plus caché que le soleil n'arrive pas à atteindre reste obstinément humide, comme la fissure, le pli, la blessure, et la main qui l'essuie avec prévenance en alimente les humeurs. Mais quand l'été le soleil lui-même est chargé d'une humidité qui se répand à la surface du monde, en se répandant hors du puits froid où il a été enseveli, chacun émerge joyeusement pour découvrir, au contact des autres, une intimité que la peau nettoyée et essuyée avec obstination, les habits repassés à neuf et les draps toujours sentant la lessive ne pourront permettre d'aucune manière.

L'été torride représente l'extase de la vie, son enchantement, l'instant auquel le Prophète peut demander au soleil de s'arrêter dans le ciel afin que, les étoiles et les astres demeurant immobiles, la terre humide et féconde connaisse, dans le silence du cosmos, cet orgasme qui libère l'élan d'une nouvelle vie. Elle est ainsi, la chaude humidité de l'été mantouan, semblable à la vulve humide d'une femme aimée qui demande à être ensemencée par son aimé.

A Sirolo je me demandais comment le Conero peut ressembler autant à mon pays et pendant ce temps je cherchais le navire en mer, mais peut-être avait-il déjà effectué sa traversée ou peut-être la portion de mer que j'avais sous les yeux n'était-elle pas le même que celle que je voyais de Numana.

Par moments l'horizon émergeait presque limpide, dans la grisaille uniforme qui voilait le soleil et confondait le ciel et la mer.

Dans le paysage de la basse plaine du Po, derrière les files de peupliers, derrière les clochers ou les maisons des paysans, j'ai toujours cherché l'horizon parce que mon paysage c'est cette frontière lointaine et rien d'autre, c'est ce mince signe monotone qui m'attire plus que toute autre merveille. J'ai toujours cherché l'horizon, parce qu'il représente la seule limite au-delà de laquelle il vaille la peine de pousser nos énergies.

Et, bien entendu, le capitaine du navire a sans doute dû lui aussi se mesurer avec l'horizon ce matin où la ligne de partage entre le ciel et la mer était tellement hypothétique. Il a dû aussi rendre compte aux marins de ses intentions et leur expliquer ce que passer cette frontière incertaine veut dire. Il les a sûrement réunis sur le pont principal et, dans son uniforme blanc solennel qui se dissolvait dans le

brouillard, dont n'émergeaient que les galons, les boutons dorés et la barbe noire, il leur a parlé ainsi:

« -Nous nous trouvons devant ce défi: vous le voyez ou vous ne le voyez pas en face de nous, mais vous ne doutez certes pas de sa présence et de sa consistance. Vous savez qu'il n'a jamais manqué au rendez-vous, il n'a jamais failli à ses devoirs.

Certains s'abstiennent soigneusement de le regarder et organisent soigneusement leurs journées en élevant de solides barrières pour éviter d'être troublés par lui.

D'autres évaluent l'entreprise, la soumettent à une analyse rationnelle et restent en deçà, dans l'espace des choses calculables: ils mesurent les distances qu'il renferme, calculent comment ils pourront se déplacer à l'intérieur de ses limites, d'où partir et où arriver, enseignent la manière de voyager et de retourner, et ils ont encore et encore et toujours beaucoup de choses à dire et de critiques à faire sur la manière de demeurer en deçà. Ils se font une raison en somme, nos clercs, mais ils se gardent assurément de reconnaître que cette attitude constitue une trahison de leur part.

Au-delà de l'horizon, vers lequel je dirigerai résolument la proue de ce navire, aucun mousse ne crierait: "Terre, terre!", de la plus haute vergue, parce qu'il n'est aucune terre au-delà de l'horizon sinon celle que chacun aura amenée avec lui et il n'y aura pas de joyeux retours ni de nouveaux débuts triomphants.

Mais il faut que je vous explique ce qu'est l'horizon.

Ce n'est pas le seuil de votre porte, la grille au fond de l'allée plantée d'arbres qui part de la porte où s'étale votre nom sur une plaque de cuivre. On ne doit jamais nommer l'horizon en lui tournant le dos de manière à faire allusion à ce qu'il contient. Que l'on parle d'horizon au contraire pour indiquer la mer au-delà de l'horizon et sans horizon.

Mais ce risque n'est possible que quand la mer est une table grise. Ce n'est qu'alors qu'elle affronte l'horizon et en supporte le regard.

Quand elle se mire dans le bleu des eaux et dans l'azur du ciel, quand elle se pavane dans les vagues assourdissantes qui se brisent sur les récifs, quand elle guigne par en-dessous les falaises et se complaît dans le cadre qu'ils lui fournissent, la mer n'est pas son propre horizon: elle est ses eaux et son ciel, les vagues, les récifs et la falaise, mais elle n'est pas son horizon.

Ce n'est que quand elle est une table grise immobile que la mer affronte le regard de l'horizon et en devine le sortilège semblable à celui de Méduse qui pétrifie le plus expert des marins.

Plus il avancera avec son navire, plus il verra s'éloigner l'horizon et il s'en réjouira, pensant que, malgré le temps passé, sa chère petite maison est toujours, s'il le désire, à portée de sa main.

La mer connaît, pour les avoir écoutés mille fois, ces mouvements de l'âme des marins et elle sait quels sont les clercs qui les ont instruits. C'est pour cela qu'elle nous envoie son brouillard bienfaisant. Il nous séduit en nous dissimulant l'horizon. C'est de cela et de rien d'autre qu'a besoin un vrai marin, de se perdre, et il ne pourra le faire que s'il est tout en lui-même, s'il n'a pas laissé son être en arrière là où la nostalgie l'inviterait inexorablement à s'en retourner. Nous nous glisserons sur cette table grise vers l'horizon et au-delà, parce que le brouillard la cachera à nos yeux avides de ne voir que ce qu'ils croient avoir déjà connu.

Maintenant il y aura une place dans les chaloupes pour ceux qui voudront revenir en arrière, mais pas après que nous aurons franchi l'horizon, comme je suis décidé à le faire et comme je le ferai en cherchant dans le brouillard le passage le plus propice.

Aucun retour ne sera plus possible quand nous serons au-delà de l'horizon et naviguerons sur une mer dépourvue d'horizon où nous nous mesurerons avec l'angoisse de vivre sans lui et chaque jour nous efforcerons d'en dessiner un dont nous pourrions dire qu'il est à nous. »

C'est sans doute ainsi qu'a parlé le capitaine du navire et personne, j'en suis témoin, n'est retourné parce que quand un capitaine parle au cœur, aucun vrai marin n'hésite à en partager les entreprises.

En août, quand son ascension irrésistible est depuis peu parvenue à son terme et, qu'au sommet de sa puissance, il en recueille les fruits tandis qu'il n'aperçoit pas encore les présages d'un déclin lointain, le soleil qui se lève sur l'horizon de la campagne mantouane est délavé par les gouttes d'eau qui dansent dans l'air et atténuent les couleurs de la terre, des plantes et des maisons. L'horizon lui-même se dissimule dans ces larmes, comme s'il se soustrayait à la lumière du matin tel un enfant qui, en traînant avec de petits mouvements de ses lèvres, savoure les étapes du réveil.

Tard dans la matinée, tandis que le soleil dispersait le brouillard et qu'une brise légère s'élevait par moments de la mer, je suis retourné à Numana et de là-bas, je me suis rendu en voiture à Porto Novo où le lac vient côtoyer sur la mer et là aussi je me suis demandé comment le Conero peut ressembler autant à ma région.

Il n'existe pas de silence qui puisse être comparé à celui d'un bassin d'eau stagnante aux premières heures d'un après-midi d'été. La stridulation obsédante des cigales représente le tympan de la nature qui vibre, inquiet et pourtant inutile. Par moments une tanche fait surface et elle ouvre la bouche toute grande, en déchirant le tapis verdâtre de l'eau qui se reconstitue immédiatement au-dessus de son dos courbé par l'effort de gagner les profondeurs. Les têtards se complaisent aux minuscules cercles qu'ils réussissent à produire dans l'eau tandis que dans l'herbe, une grenouille à la respiration pénible, qui porte sur son corps des marques attestant de l'antiquité de l'histoire d'un étang, les avertit de ne pas troubler la tranquillité du lieu. La mer toute proche se mire dans l'horizon.

Et à Mantoue, partagée entre les marécages et l'horizon des campagnes, qui pourrait dire où se trouve la mer? Comment les couleurs de la terre peuvent-elles être les mêmes et comment peut-il y régner le même silence de marécage, le même horizon instable voilé de brouillard, comment est-il possible que sur toutes choses pèse la même humidité puisqu'à Mantoue il n'y a pas la mer?

Où se trouve la mer à Mantoue? -. Je me le demandais en revenant à Parme où je vis depuis trente ans. –Trente ans passés, me disais-je, sans jamais m'être interrogé sur ce qui est certainement le mystère de mon pays-.

Pendant des semaines j'ai continué à me poser cette question, jusqu'à ce qu'un jour j'aie à Mantoue. Je ne l'avais pas décidé, je n'avais pas pris de dispositions pour le faire juste ce jour-là. Je suis allé à Mantoue sans me le dire même à moi-même, comme j'aurais pu me rendre au travail, comme j'aurais pu rentrer à la maison.

Je suis arrivé après un trajet d'un peu plus d'une heure, au milieu de l'après-midi, quand le brouillard clair du matin commence à prendre les coloris du soir.

Au théâtre

C'était le 19 novembre et, en pensant à cette question, je suis entré dans le théâtre de Bibbiena.

Je me suis alors souvenu que, précisément dix ans auparavant, le même jour, j'étais venu à Mantoue pour des raisons professionnelles et, qu'ayant fini tôt, j'avais visité ce théâtre où on répétait la pièce d'un auteur inconnu.

C'était l'histoire d'un vieil homme qui cherchait le sens de sa vie dans une poésie dont il ne pouvait toutefois répéter que les premiers vers.

Un jour, dans l'espoir de sortir de cette tragique amnésie, il se décida à meubler l'espace qui l'entoure de manière à rendre intelligible la physionomie de son histoire à travers les formes essentielles dont il entendait s'entourer. Il était persuadé que s'ouvrirait devant ses yeux le livre de l'existence où il pourrait finalement lire la poésie tout entière.

Il plaça au centre une chaise rustique, une modeste chaise de paille en cerisier, bien entourée de six barreaux, sur laquelle il avait l'intention de passer toutes ses journées, mis à part des mouvements soudains et indépendants de sa volonté. De là partaient, disposées vaguement comme des rayons, de larges bandes de toile blanche tandis qu'en haut, à deux mètres de hauteur, des fils de couleur pleins de vivacité reproduisaient cette disposition.

C'était là son monde, dans lequel il menait sa recherche.

Assis sur la chaise, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, il dominait l'espace en veillant à ce que le savant jeu de perspectives ne fût en aucune manière altéré et il cherchait dans ses souvenirs le vers qui lui manquait. Patiemment il exerçait sa mémoire en répétant des textes de philosophie très difficile, la *Parabole de la vie monotone*, surtout, dont il repassait dans sa mémoire des passages entiers. Quand il pensait s'être préparé convenablement il répétait de nouveau:

Ils ne se renient pas
les graffitis sur le porphyre
dans l'étroit et insalubre passage...

Mais il avait beau faire, il ne réussissait pas à aller au-delà de ces trois vers.

Il s'ensuivait des moments d'un véritable désespoir: Parfois le vieil homme s'acharnait contre les bandes blanches, parfois il montait debout sur la chaise et attrapait les fils de couleur en les tirant vers lui avec des gestes menaçants; parfois il s'en prenait avec fureur même à la chaise, le cœur de cette installation, ce à quoi il se sentait le plus lié. Il disait être persuadé qu'il existait un complot contre lui dans son propre royaume où tout lui était dû et où on ne lui devait que reconnaissance et dévouement.

Comment pouvait-il se faire qu'il n'arrivât pas à percer le sens caché d'une simple poésie, qu'il s'arrêtât toujours après quelques vers, alors qu'il n'avait aucune hésitation quand il s'agissait de se souvenir de livres beaucoup plus difficiles et qu'il n'aurait pas non plus hésité à entreprendre une discussion philosophique si l'occasion s'en présentait?

Seule une machination, il en était persuadé, l'empêchait de connaître les mots qui changeraient sa vie en lui permettant de sortir finalement de la solitude, recherchée avec détermination dans un lointain passé, mais devenue maintenant insupportable.

Se laissant lourdement tomber sur sa chaise, il prenait de nouveau sa tête entre ses mains et sanglotait avec désespoir.

Tout dépend, ainsi cherchait-il à expliquer la chose, des personnes que dans certaines circonstances j'ai vu bouger là-bas. Je n'ai jamais réussi à attirer leur attention, même pas les rares fois où je me suis risqué à quitter cette chaise et je me suis approché, en cherchant à m'introduire dans leur conversation. Elles cheminaient en chuchotant entre elles comme si je n'existais même pas. Maintenant je sais qui étaient ces louches individus! Des conspirateurs! Voilà ce que c'était. Des malfaiteurs qui vont partout, dans le seul but de fomenter des désordres, de dresser les enfants contre leurs pères. Et les bandes, imaginez un peu si elles ne sont pas venues à leur aide, en entraînant avec elles leurs gamins. Insensés! Ils n'attendaient que ça. Oh je les voyais, et depuis quelque temps, s'acoquiner de manière insidieuse. Mais qu'ils aient été capables d'englober dans leurs manœuvres même ma chaise... je ne l'aurais jamais imaginé. Et puis, d'accord avec ces tristes personnages que quiconque, à part ce vieil imbécile, aurait reconnus et démasqués rien qu'en les voyant, ils voulaient se débarrasser de moi. Mais ces filous à quatre sous n'ont pas su saisir le moment propice quand j'ai commis l'imprudence de m'éloigner de la chaise et maintenant ils n'en auront plus l'occasion-.

Après être venu à bout de cette explication le vieil homme se sentait encore plus désespéré qu'auparavant: que deviendrait sa vie maintenant que ce milieu s'était révélé aussi hostile? Comment passerait-il ses journées dans une compagnie aussi déloyale?

Quand il lui semblait qu'il ne pourrait trouver de réconfort dans son malheur, il levait la tête qu'il avait enfouie dans ses mains qui, pitoyables avaient recueilli un visage à cacher même au miroir et il s'abandonnait sur le dossier en libérant son regard.

Loin de lui, aussi loin que pouvait porter son regard, les bandes blanches continuaient à tracer de solides sentiers sur le sol et les fils de couleur jouaient ensemble en dessinant un plafond changeant; quant à la chaise, pouvait-il douter qu'il se trouvait assis dessus, pesant de tout le poids de son corps?

Quels complots imaginaires le faisaient-ils donc délirer? Où se rencontraient ses vieux alliés si ce n'est au seul endroit qui coïncidait avec sa personne? Pouvaient-ils comploter contre lui en sa présence? Il les avait vus se toucher le coude ou s'adresser des coups d'œil furtifs? Pouvait-il affirmer qu'il avait entendu quelques mots ambigus au point de paraître appartenir à un code secret? Allez, il était temps de l'admettre une fois pour toutes, ses craintes n'avaient aucun fondement: il n'y avait aucune trace de révolte contre lui, il n'était pas question d'armées sur le pied de guerre aux frontières de son royaume. Donc, s'il butait sur ce vers il devait s'habituer à considérer que c'était son problème, un cas qui dépendait uniquement de lui-même, de sa mémoire qui déclinait ou de quelque motif qu'il ne fallait chercher que dans un recoin de son âme: il ne s'agissait de rien d'autre, il ne pouvait s'en prendre à personne. Il devait se résigner, accepter ses limites, se convaincre que son monde ne lui était en rien hostile.

Maintenant les faits lui apparaissaient sous un angle tout à fait différent. Les bandes et les fils devaient avoir pressenti son inquiétude et bien certainement, dans ses tentatives maladroitement de parler avec les gens qui traversaient cet endroit, ils avaient deviné les nouveaux sentiments qui l'animaient. Allait-on trouver un autre monde et allait-il les abandonner? C'était ce qu'ils devaient craindre et le vieil homme se persuadait qu'ils avaient agi pour l'éviter. Certes il aurait volontiers parlé avec quelqu'un après avoir passé de

nombreuses années tout seul et alors quelque chose aurait dû changer dans cet espace, mais comment croire que cela pourrait renverser ce qu'il considérait comme une partie de lui-même? Ce n'était certes pas plaisant de constater combien faible était la confiance de ceux qui le connaissaient le mieux, mais il devait aussi admettre qu'en l'empêchant de parler avec quiconque, ils faisaient preuve d'une jalousie tellement ingénue qu'elle chatouillait agréablement sa vanité.

Mais le vieil homme admettait aussi une autre hypothèse. Il ne pouvait pas exclure que tout ce remue-ménage ait été créé pour les défendre contre les louches individus qui intriguaient peut-être pour prendre sa place. Ils auraient mieux fait de lui en parler, d'exposer clairement leurs idées. Et puis, se demandait-il, ils le croyaient donc incapable au point de ne même pas savoir défendre sa demeure? Même dans ce cas il déplorait le peu de confiance qu'on lui accordait, mais il devait tenir compte de la bonne intention de l'aider et de le défendre au moment où ils croyaient avoir découvert de dangereux ennemis. Et en cela aussi le vieil homme avait de quoi se réjouir.

Du reste, en même temps que son âme l'endroit était redevenu tranquille et il ne lui restait qu'à reprendre avec ardeur sa recherche.

De nouveau, il revenait à ses lectures préférées, de nouveau il se laissait surprendre par des gens qui tournaient autour de lui en l'ignorant, malgré ses offres d'hospitalité et de nouveau il s'attaquait à la poésie sans jamais dépasser les trois premiers vers; s'ensuivaient les habituelles scènes de colère et de désespoir jusqu'à ce qu'il retrouve les raisons qui lui rendaient la sérénité nécessaire pour se remettre au travail.

Mais un jour ce rituel quotidien fut interrompu par un enfant, un joli enfant avec des boucles dorées qui apparut aux frontières de son royaume et lui faisait écho dans la lecture de la *Parabole d'une vie monotone*. Parfois, le vieil homme s'interrompait et constatait que cet enfant pouvait apprendre par lui-même, en répétant des passages entiers par cœur. En différentes occasions il avait cherché à parler avec lui, mais ce petit visage intelligent ne lui prêtait pas la moindre attention et paraissait ne s'intéresser qu'à la philosophie. Le vieil homme pensait que cet enfant avait une telle pratique des lectures difficiles qu'il ne connaissait pas la manière plus

simple et plus quotidienne de dialoguer. Pour la lui enseigner, il jugeait opportun de l'introduire à des lectures plus simples et en fouillant parmi ses livres il trouva les *Petits récits de la fin*, de courtes compositions qu'il jugeait sans aucun doute plus adaptées à son âge. Il en lut quelques unes des plus intéressantes et les commenta avec un véritable enthousiasme, mais il dut constater que de cette manière il n'éveillait aucun intérêt chez l'enfant dont la bouche ne laissait échapper aucun mot. Ainsi s'affaiblissait son espoir de s'entretenir avec lui sur des sujets simples et il maudissait les discours obscurs qu'il avait toujours cultivés et qui avaient certainement contribué à contaminer le milieu.

Un jour le désespoir fit jaillir de sa poitrine un long discours dans lequel il acquit lentement une nouvelle perception du monde qui l'entourait. Et s'il avait été lui-même cet enfant dont il était si ardemment tombé amoureux? Lui, lui-même, comment pouvait-on expliquer d'une autre manière cette situation? C'est exactement ce qui avait dû se passer. Est-ce qu'un enfant pouvait connaître un livre aussi difficile? Non, bien sûr. Seul l'enfant qu'il avait lui-même été le pouvait; non qu'enfant il ait été un génie et qu'il se fût essayé à la philosophie, ce n'était pas pour cela, il n'avait pas la prétention de le croire, mais parce que maintenant, dans le présent qu'il était en train de vivre, il n'avait que ces mots et il les appliquait aussi à son passé. Et comment son passé aurait-il pu lui parler en utilisant des mots différents de ceux qu'il connaissait et utilisait? C'est ainsi que devant lui émergeait l'enfant qu'il avait été, avec son visage de l'époque et les mots de son présent tragique du moment qu'il n'en possédait pas d'autres. Avait-il su reconstruire la trame de sa vie? Avait-il pu aller au-delà des trois vers de la poésie? Donc le temps de sa vie n'avait aucune profondeur, c'était un présent impossible à différer duquel émergeaient les différentes personnes qu'il avait été. Voilà: à la fin il devait se persuader que tous les individus apparus sur cette scène improbable n'étaient rien d'autre que lui-même, les projections d'un moi sans histoire qui parlaient la langue de son présent indéformable. Et à côté de lui, les images silencieuses de ceux qui l'avaient le plus aimé.

Parvenu à cette vérité incommode, le vieil homme entendit une voix de femme, d'une Mère Antique qui autrefois avait

assisté aux voyages sans retour de ses enfants et savait que son destin était d'être abandonnée. Il se prépara à l'écouter avec une curiosité renouvelée et il l'entendit réciter ces vers:

Et les graffitis sur le porphyre
Ne se renient pas
Dans la venelle insalubre
Du vieux bourg
Et trente ans après
L'esprit s'émerveille
Lorsqu'il reprend là où il s'était interrompu
Le vieux projet
De ne revenir
Jamais plus
À la fleur de lotus
Et à la terre boueuse
Où tout
A été témoin du serment
Prononcé par un corps frêle
Résolu à cueillir
Avec sa jeune âme
La jeunesse des choses
Pour ensuite les abandonner
Et vieillir avec elles
Loin d'elles.

Le vieil homme avait finalement reconstruit les vers qui lui faisaient défaut pour lire la trame de sa vie et moi aussi je savais que je devais chercher dans les mots de l'Antique Mère la réponse à la question avec laquelle j'étais entré dans ce théâtre.

Le voyage

Dans les quartiers qui entourent le théâtre, le brouillard était si lourd que j'entendais les pas des gens, j'en distinguais les mots, mais je ne les voyais que quand je les croisais sur le trottoir.

Je me rappelai alors les baisers et les furtifs jeux amoureux de mon adolescence, quand le brouillard nous protégeait des regards indiscrets et permettait à notre vitalité exubérante, de se mettre en scène partout; et quand une silhouette émergeait du néant, nous nous rajustions rapidement, mais déjà nous suivions sa sortie de scène avec de pétillants sourires d'entente.

Quelques pas m'amènèrent près du lac où j'avais joué enfant, jusqu'à dix ans, quand les grandes personnes commencèrent à dire qu'il était pollué. Depuis lors je n'avais plus senti la saveur de pourriture de l'eau douce, l'odeur du marais, le terrain boueux dans lequel les pieds qui y étaient accoutumés s'enfonçaient sans appréhension, mais ce soir là je sentis de nouveau les humeurs de mon corps et je pensai que l'on n'en finit jamais de régler ses comptes avec l'eau de son enfance. J'avais cru que ces sensations vibrantes avaient été effacées de mon existence et maintenant, tout à coup, je les percevais sur ma peau, je les ressentais comme ce que je suis, le visage (*) de mon corps. "Ce que je suis", me répétais-je, mais pas maintenant, à cet instant, après que je me sois rempli les narines de je ne sais quels autres vents, pas maintenant, de nouveau, comme autrefois, parce qu'un soir d'automne, le lac et le brouillard m'ont ramené chez moi, pas ainsi... ah s'il s'était agi de cela! n'aurais-je pas dû porter un toast? n'est-ce pas ainsi que l'on fait toujours lorsque revient un enfant? et moi aussi j'aurais pu crier mon bonheur et le mêler de larmes, comme il convient dans ces circonstances, mais il ne s'agissait pas de cela, il n'y avait aucun retour à fêter, pas de voyage aventureux, non plus, à regretter après avoir compris qu'il a emporté les illusions de toute une vie. Il n'en avait pas été ainsi. Ni voyage aventureux ni retours poignants, mais un surplace inopiné, comme si avec mon dernier bain, l'histoire même du marais était parvenue à son terme. Je me suis présenté, ce soir-là, comme toutes ces dernières années, avec le même visage, celui de toujours, toujours honteusement identique à lui-même, à mon insu. Avec le même visage devant tout le monde, alors que je croyais en avoir un pour chaque occasion et il ne changeait jamais. Ainsi me suis-je présenté à mes enfants sans jamais leur parler de cette terre et de cette eau que j'étais inconsciemment, en insistant dans ma description des couleurs bariolées d'un monde différent de celui-ci qui confond, dans sa grisaille, l'eau et le ciel, qui est brouillard sur les choses et dans les choses.

Il n'était pas question pour moi de dire:

-Voilà, regardez, c'est le marais dans lequel je me baignais quand j'étais petit, c'étaient les couleurs, les odeurs et les saveurs de mon enfance. Vous le voyez menaçant le Poisson

(*) Alessandro BOSI: *Mostra gli invisibili*, roman, Editions ELB, Parme, 1991

Chat? Et que pensez-vous de la Tanche, la maîtresse du lac? Celui qui vient à notre rencontre c'est le Brochet, effilé, tandis que derrière lui passent en troupeau les poissons Soleil, de véritables plébéiens, mais je les aimais parce qu'ils étaient si petits et ramassés que les adultes pouvaient les tenir dans leurs mains quand je les pêchais, les détacher de la ligne et les déposer dans le panier.

C'est ainsi que de ce marais est restée, en moi, une image modifiée par les années qui passaient sur moi et dont je ne saurais plus dire dans quelle mesure elle correspond à celle du marais où je me baignais petit, mais elle coïncide certes totalement avec moi-même. Et si maintenant on me disait que mon poisson Soleil n'existait pas ou portait un autre nom, je pourrais répondre:

-Regarde ici, s'il n'y est pas, ici sur mon visage. Tu ne le vois pas sur cette pommette? Et tu ne sais pas que quand les enfants donnent un nom, il ne peuvent plus se l'ôter de la tête?

Il n'était pas question pour moi d'en parler à mes enfants, et comment aurais-je pu le faire, du moment que je croyais que tout ceci n'existait plus... tout ceci, qui me constitue moi et eux aussi.³⁸ En me voyant avec ce visage qui porte des signes si caractéristiques, en m'entendant parler de sujets complètement différents et en voyant que je passais ceci sous silence, qu'est-ce qu'ils ont dû penser de moi? Que je voulais les dissuader de toutes les manières possibles d'accepter ce que je suis et que je voulais les convaincre de reconnaître un père différent de celui qu'ils avaient sous les yeux.

-Notre père, se sont-ils sans doute dit, ne veut absolument pas s'accepter tel qu'il est.

-Et ils ont certainement dû s'interroger sur mon obstination.

-Parce que c'est un traître, se sont-ils sans doute dit, parce que notre père n'est qu'un traître

Ou, peut-être, pourquoi devrais-je penser que les événements se sont déroulés ainsi? Est-ce que mes enfants sont contre moi? Ils me traitent comme si j'étais un traître? Est-ce que je peux l'affirmer? bien sur que non, ils sont distants, ça oui, mais ils ne sont pas contre moi, et ils sont donc peut-être parvenus à une conclusion différente? Est-ce qu'ils ne pourraient pas avoir pensé que je devais avoir une bonne raison pour me comporter ainsi? et après avoir commencé à voir les choses sous cet angle, à quelle conclusion ont-ils pu

(*) Alessandro BOSI: *Mostra gli invisibili*, roman, Editions ELB, Parme, 1991

parvenir? Si j'avais une bonne raison pour tenter de cacher mon visage, ne pouvaient-ils penser que j'avais mieux à leur indiquer? Que c'était ce que je me proposais, de suggérer ce qui leur convenait le mieux, comme il convient à un bon père, c'est ce qu'ils ont dû penser, sans aucun doute, l'affection qu'ils me témoignent tous les jours ne peut s'expliquer autrement, c'est ce qui s'est passé et pas autre chose, ils ont compris, ils ont compris bien sûr mes bonnes intentions. Tout va bien donc, tout va bien.

Mais ensuite, s'ils m'ont cru, s'ils ont été capables de suivre le fil de mes pensées, s'ils ont suivi la voie que je leur ai indiquée, alors comment puis-je espérer qu'ils partagent mes goûts, ma manière de vivre, mes aspirations, si je les ai dirigés sur une voie contraire à leur véritable nature, si, tandis que je me montrais tel que je suis, et je n'aurais pas pu faire autrement, je leur disais de regarder dans une autre direction, de ne jamais regarder mon visage? C'est ce qu'ils ont pris l'habitude de faire, en écoutant justement ce que je leur disais, au contraire de ce que j'ai toujours cru: qu'ils ne me suivaient pas parce qu'ils ne m'écoutaient pas. Oh qu'ils m'ont écouté! S'ils avaient pu ne pas le faire! Si leurs oreilles avaient pu être pleines de cire! Voilà ce qui s'est passé, ils m'ont écouté, ils m'ont suivi à la lettre, trop obéissants! Et en agissant ainsi ils se sont éloignés de moi. Ah, s'ils avaient été insolents, s'ils n'avaient pas agi comme je leur disais de le faire, je les aurais ici, maintenant. Mais qui sait? s'ils avaient obéi à mon visage plutôt qu'à mes mots, qui sait s'ils seraient restés ici, puisque moi le premier j'ai cru pouvoir m'évader de moi-même, pourquoi ne devrais-je pas croire qu'eux aussi, se réglant sur mon visage, ils n'auraient pas pris la même décision? Et si eux avaient réussi là où j'ai échoué? Mais peut-on jamais échapper à son visage? Je ne saurais le dire.

Ce dont je me souviens c'est qu'un jour j'ai cessé de composer avec le brouillard. Je venais sur ce lac en fin d'après-midi, à l'automne, quand j'étais assoiffé de ces pensées dont je croyais qu'elles me cachaient l'ivresse d'un monde différent de celui que je voyais. Je passais par la place Sordello toujours pleine de voitures qui en blessaient l'imposante sobriété et je croyais que le lac représentait un avertissement contre ceux qui oseraient dépasser une certaine

limite. Ici la plaine avait arrêté le cours d'un fleuve, elle en avait rendu les eaux marécageuses dans trois bassins et l'avait obligé à changer de nom avant de se présenter devant le Po: pouvait-on douter que cette terre se laisserait dévoyer par un progrès qui me semblait aussi tapageur qu'éphémère. Je sentais la lente respiration du lac sur lequel s'éteignait le bruit des essaims de voitures qui passaient devant le Château San Giorgio et je pensais que je devrais me fier à ce brouillard, parce que ce n'est qu'en s'y perdant que l'on peut se soustraire à l'agression grossière des choses qui nous assaillent tous les jours et s'imposent par le seul fait qu'elles sont là comme des feuilles amenées par le vent. Et, au contraire, j'ai été pris par la peur humaine de me perdre. Cette peur construit des coordonnées et cherche des résultats.

J'aurais dû rappeler l'enfant que j'étais, les matins de brouillard, sur les marches de ma maison, quand mes amis, plus âgés que moi, étaient à l'école et que je ne parvenais à distinguer ni la fin de la route ni celle de la matinée et que je me perdais en moi-même et que je pensais que mes amis ne reviendraient plus, que le train les prendrait, ce train dont j'entendais le sifflement aigu et lointain, au-delà des limites de la route, au-delà des avenues et des plantes, un sifflement qui traversait le brouillard et me transperçait le cœur. Mais je restais où j'étais et le jour suivant et le jour suivant encore je me trouvais sur les mêmes marches avec la même peur qui m'enveloppait encore.

Si j'avais obéi à ces peurs infantiles, je n'aurais pas hésité à chercher la mer derrière le voile du brouillard.

Si j'avais obéi à ces peurs infantiles, lorsque j'étais jeune et que je pouvais le faire, je me serais retrouvé en moi-même, mais j'ai trouvé plus simple de les vaincre pour ne pas risquer de me perdre dans le brouillard.

Si j'avais obéi à ces peurs infantiles, je me serais soustrait à l'urgence insensée des choses et je n'aurais prêté attention qu'à l'horizon, derrière le Château de San Giorgio, au-delà de la fleur de lotus, au-delà des maisons paysannes et des rangées de peupliers, sans jamais prêter attention au bleu de l'eau, à l'azur du ciel, aux vagues assourdissantes, aux récifs abrupts, aux falaises suggestives, en gardant les yeux fixés sur le sable

blanc du Po, une farine subtile qui envelopperait les infatigables pieds nus jusqu'à se transformer en eau.

Je serais entré ainsi dans la table grise et uniforme de la mer.

Le 20 novembre j'étais à Comacchio parce que ma rencontre avec le delta du Po ne pouvait être renvoyée. Dans le silence des vallées je me persuadais que l'on devrait parcourir, en marchant dans le sable du Po, le chemin du retour vers la mer. On devrait parvenir dans ces vallées comme d'anciens pèlerins et sentir à chaque pas la mer qui s'échappe de notre peau, s'évapore dans le ciel, se retire pour nous laisser avancer d'un pas encore. Une décalcomanie, voilà ce qu'a été la mer sur ces terres et la plaine du Po en est le Suaire que la chaleur fait encore transsuder. A chaque pas le voyageur découvrirait le brouillard comme une poussière de mer qui mêle dans l'air la couleur de l'eau et de la terre, il la sentirait au début comme un prurit fastidieux sur sa peau et pendant le voyage comme une salubre sueur de muscles tendus dans l'humidité du monde pour la reconnaître finalement comme le visage même de son corps.

Les vallées de Comacchio sont le daguerréotype de la terre dévoilée par la mer et je restais là, face à l'horizon comme à Numana, comme dans la plaine de Mantoue, en le tenant étroitement dans mon regard, comme une image rare et désuète. Il se remplira ensuite, un jour, cet espace aussi, et avec lui le silence des vallées, le même que celui des lacs de Porto Novo, que celui des villages de la basse plaine du Po, mais plus étendu et plus profond, comme l'instant où nous sommes frappés de surprise en face du merveilleux.

Je restai à Comacchio jusqu'au 18 décembre quand je me souvins que dix ans auparavant, le 19 novembre, en sortant du théâtre Bibbiena, j'avais lu sur une affiche que juste un mois après allait avoir lieu la représentation pour laquelle on répétait ce jour-là et à laquelle je n'envisageai pas un instant d'assister.

Sans réfléchir j'allai à Mantoue. Il me fallait absolument retourner au Bibbiena précisément ce 19 décembre. J'entrai dans le théâtre désert et demandai à un huissier des nouvelles de cette représentation. Il me dirigea vers des archives où je trouvai le roman *Mostra gli invisibili* (*) d'où avait été tirée

(*) Alessandro BOSI: *Mostra gli invisibili*, roman, Editions ELB, Parme, 1991

l'histoire du vieil homme et de l'enfant. Assis dans un fauteuil d'un vieux rose je m'aperçus alors que dans ce théâtre excentrique chacun est en même temps objet et source de l'observation, un théâtre pensai-je, fait tout exprès pour se perdre et se retrouver. Mais dix ans auparavant je ne l'avais pas compris parce que mon heure n'était pas encore venue.

La Mère Antique l'avait bien dit que ce vieil homme ne reprendrait son ancien projet que trente ans après avoir abandonné la fleur de lotus et j'étais le seul à avoir comblé cette distance, maintenant seulement j'avais réglé mes comptes avec la mer qui voilait ma terre. Et la Mère Antique disait également que ce projet recelait aussi l'engagement à ne plus jamais me rapprocher de la fleur de lotus et de la terre boueuse.

Alors j'obéis à la Mère Antique: je repris mon voyage pour retourner à ma rustique chaise de cerisier parce que désormais je savais ce que je devais savoir: j'avais grandi dans une terre qui appartenait à la mer et j'avais vécu les pieds plantés dans la terre et la tête dans l'eau.